

CAIRN



Titre original: *CAIRN*
© 2024 Kathleen Jamie

© 2025, traduction française, Éditions La Baconnière
Éditions La Baconnière
16 chemin de la Gravière
1225 Chêne-Bourg
Suisse

editions-baconniere.ch

ISBN: 978-2-88960-180-6

Graphisme: Marco Saccaperni

Relecture: Céline Legendre

Tous droits réservés

La Baconnière bénéficie du soutien de la République et canton de Genève de 2024 à 2027 et de l'Office fédéral de la culture pour les années 2021 à 2026.

Imprimé en Italie chez Esperia sur des papiers certifiés FSC®

CAIRN

Kathleen Jamie

Traduit de l'anglais (écossais) par Ghislain Bateau

Éditions La Baconnière

« Les pierres proposent une autre notion du temps, par laquelle le passé, le passé le plus reculé de la planète, offre un soutien modeste mais massif aux actes de résistance humaine... »

John Berger

PROLOGUE

Il y a longtemps, trente ans, j'ai passé quelques semaines dans les Northern Isles. On était en plein hiver et une nuit une tempête s'est levée. Jusqu'ici rien d'inhabituel.

Étant plus sujette au romantisme à l'époque, j'ai quitté la maison qui bordait une place du XIX^e siècle au centre de la ville, et pris la rue étroite vers le sud. La ruelle faisait des méandres qui, hasard ou calcul, tenaient le vent en échec. J'étais seule dehors. J'ai eu vite fait de dépasser la dernière maison et l'ultime réverbère, à la lueur tremblotante. Au-delà de son halo je me suis arrêtée pour permettre à mes yeux de s'habituer, puis me suis arc-boutée contre le vent et ai continué.

La rue s'était transformée en un chemin bordé d'un côté par un mur de pierre qui abritait quelques buissons. La mer était proche à présent et le vent rugissait. Devant de tels tonitruements j'ai pris peur ; à croire que ce n'était pas le vent que j'entendais, mais les moteurs de quelque avion à réaction ! Un avion avait-il atterri sur le terrain derrière le mur ? Un exercice militaire ?

Au bout du chemin il y avait une cabane de pêcheur abandonnée. L'ayant franchie et m'étant avancée à découvert, le vent m'a renversée alors je me suis abritée derrière. De là je pouvais regarder les vagues déferler dans le chenal, leurs crêtes scintillantes, et les différentes îles au-delà. Au-dessus, les nuages pressés, parfois une étoile, et toujours le bruit. C'était ce que j'étais venue chercher : la nuit, les vents tempétueux et la mer.

Et les phares. De l'autre côté du chenal s'élevaient le Petit phare et le Grand, érigés à l'époque victorienne pour guider les navires jusqu'à Scapa Flow. Ils étaient là, émettant sans faiblir leurs signaux dans la nuit, le plus grand traçant par intermittence un sillon dans la mer. Quelques habitations luisaient au loin. Au-delà des phares, sur l'île de Flotta on voyait une flamme haute et constante : la torchère du terminal pétrolier qui brûlait l'excès de gaz.

Comme je l'ai dit, c'était il y a trois décennies. La moitié de l'âge que j'ai maintenant. Je m'essayais alors à la poésie. Peu après, un homme m'a rejointe, nous avons trouvé une maison à retaper dans nos moyens et lui, artisan habile, a commencé les travaux. Au bout de cinq ans nous avons deux enfants, car c'est ce qui peut arriver quand on est une femme de trente ans. La vie a continué. J'ai écrit mes poèmes et les ai publiés, et puis quelques livres, et on m'a proposé un poste d'enseignante. Les enfants sont devenus adultes. Le moment venu, ma mère et puis mon père sont morts. Je suis reconnaissante que ces choses aient eu lieu dans l'ordre prescrit par la nature.

La vie suit son cours mais parfois elle fait volte-face. Ces dernières décennies, je suis souvent revenue, presque tous les ans, prenant le même chemin vers la cabane de plus en plus délabrée et le rivage, pour contempler le déferlement des vagues et les autres îles. Et me revoici à soixante ans, prête à entamer une nouvelle phase de ma vie.

J'ai écrit plusieurs poèmes après mon passage il y a trente ans, dont un sur cette nuit de tempête. Je l'ai intitulé *À Point of Ness* et il n'est pas très bon. Son écriture fut laborieuse. Je devais être tentée par le sublime, et en essayant de rendre l'intensité de cette expérience et mon état d'excitation je n'ai réussi qu'à les édulcorer. Qu'est-ce

que j'avais bien pu comprendre, tapie contre la cabane, au bord de la mer, dans les hurlements du vent ? Les phares apportaient un début de réponse. Le Grand phare est un feu à occultations, ce qui signifie qu'il reste plus longtemps visible que masqué. Imaginez une note tenue, une brève respiration, puis la même note tenue, longue et rassurante. Le Petit phare, à plus de deux kilomètres à vol de mouette, est isophase : il s'allume et s'éteint à intervalles réguliers. À quoi s'ajoutaient de petits feux rouges et verts pour baliser le chenal, et aussi des feux fixes qui avertissaient des récifs cachés. Il semblait qu'ensemble, les différents feux aient travaillé de concert pour envoyer une sorte de message codé, de morse bizarre.

Bien sûr il n'en était rien. Ils prêtaient assistance aux marins, pas aux poètes. Les deux anciens phares Stevenson sont des feux directionnels, c'est-à-dire qu'observés depuis la mer et alignés correctement, ils guident l'accès des navires jusqu'à Scapa Flow et Stromness.

Néanmoins, dans mon poème, j'ai transcrit ce que j'avais compris — ce que les phares me disaient :

ne t'avise pas

d'y toucher

tu ne le pourrais pas

Euh... Toucher à quoi ? Tu sais bien : il existe un cycle naturel auquel nous appartenons. Les tempêtes hivernales, la terre et les nuages. Je voulais exprimer l'idée que nous sommes mortels, des fétus conscients, perdus dans la nuit indifférente. Les phares, érigés pour nous secourir dans nos navigations insignifiantes mais périlleuses, adressaient aussi un avertissement plus général : « Ne

t'avise pas d'y toucher », clamait le Grand phare, parlant au nom des saisons, du vent et du temps, la voûte de la nuit. En contrepoint, le Petit phare répondait : « Tu ne le pourrais pas » ; laissant entendre, comme je l'espérais, que l'espèce humaine ne pouvait pas abîmer la planète car la nature nous dépassait. Le déclin de la nature s'arrêterait de lui-même ; nous traverserions cette passe.

Je le croyais à l'époque, mais plus pour longtemps. Le début des années 1990 représentait la fin du monde d'avant, lorsqu'il était encore permis de croire que la nature telle que nous la connaissions l'emporterait.

Ces trente dernières années, les mots « Tu ne peux pas y toucher » ne se vérifient plus. On regretterait presque l'époque où l'on pouvait se rassurer ainsi. Aucun enfant né après, comme les miens, ne peut croire à une telle résilience de la nature. Aujourd'hui, le démenti semble total.

Mais bien sûr que la nature « l'emportera ». Quelque tournure que prennent les choses, un nouvel ordre émergera comme cela s'est produit à travers le passé. Je voulais dire : « préservera les conditions de vie que nous connaissons, et toutes les autres espèces, malgré nos déprédations ».

Lorsque les phares ont été construits dans les années 1850, ils devaient brûler de l'huile de baleine. La torçère brûle toujours l'excès de gaz du terminal pétrolier, jour et nuit.

Quelques journées clémentes en octobre. Quelques jours à la mer, à parcourir les rivages et les falaises, à visiter des amis et des lieux aimés. Hier soir, j'ai repris le chemin familier pour voir la mer et les phares.

Mais aujourd'hui je marche sur le rivage. Je suis heureuse d'être toujours là, debout. Sur le sable, je ramasse un

galet, poli par une éternité dans la mer, puis un coquillage rose, puis une bourse de sirène, qui est la capsule contenant les œufs de la raie commune. Où est la raie sortie de cette bourse, à présent ? En mer, je l'espère, vivant sa vie de raie. Puis, attirée par une forme sur la falaise, je quitte la plage et je gravis des pierres fissurées par la mer, traverse des herbes rudes, et arrive bientôt tout en haut de la falaise, où un tas de pierres informe, un cairn, a été échafaudé par des promeneurs.

L'endroit parfait pour s'arrêter et regarder. Je m'installe face à la mer, le plus possible à l'abri du vent. Les oiseaux nicheurs ont quitté les falaises, mais les cormorans huppés sont là, flèches sombres au-dessus de l'eau ; quelques choucas se prennent de bec sur la paroi. Je m'assieds contre le cairn, sors un carnet et prends les notes niaisées que j'ai toujours prises, sur les nuages et le murmure des vagues, les fous de Bassan et le soleil qui filtre, projetant l'ombre de ma main — plus ridée à présent ! — sur la page.

La jeune femme que j'étais a écrit ses poèmes pleins de sentiment, et laissé filer ses trente ans. La soixantaine est différente. À présent il y a plus de certitudes. Si je peux contempler la mer, de nuit comme de jour, la courbe de ma trajectoire de vie se dessine, pour ainsi dire. Elle ne se cache plus derrière l'horizon. À moins d'un raccourcissement subit, j'aperçois la courbe de ma vie adossée aux phases et cycles plus longs de l'environnement naturel dans lequel je suis née. Je peux imaginer que le monde continue sans moi, ce que personne ne fait à trente ans. Ou ne devrait faire.

Mais les cycles sur lesquels s'articule cette mortalité, les grands consolateurs, subissent des perturbations. Il n'est plus certain que les oiseaux marins reviennent ici aux

falaises, de leurs quartiers d'hiver au large ; leurs effectifs chutent. On dit que les migrations d'oies, qui arrivent encore du nord, s'interrompent à cause du réchauffement planétaire. Bien sûr, le niveau des mers a toujours connu des variations. L'ère glaciaire a pris fin ; sinon ces îles n'en seraient pas. Sous les flots il y a des vestiges de forêts, même d'habitations. Le mot « eustatique » signifie « relatif aux variations du niveau des mers ». La première fois que je l'ai rencontré, j'ai lu « extatique ». L'extase du changement généralisé, mais effrayant, et rapide.

Les garanties qu'a connues ma génération n'existent plus. Personne ne peut dire : « Aligne tes feux, tiens ce cap et tu arriveras à bon port. » Mon fils m'a parlé du compte à rebours du dérèglement climatique qui menace sa génération. C'était il y a quelques années seulement et déjà, la menace est devenue réalité. Les catastrophes naturelles et les guerres nous cernent. Les tempêtes et les vents ne sont plus de simples phénomènes météorologiques. Ces événements « sans précédent », nous les suivons en continu sur nos téléphones, quand nous ne scrollons pas. « Bref... », disons-nous. « Parlons d'autre chose. »

Cependant, les feux continuent à émettre à travers les flots sombres. Quel message transmettent-ils à présent ?

À l'approche de la soixantaine, j'ai connu un nouveau départ — toujours un moment de solitude, mais je commençais à m'y faire. J'écrivais à nouveau mais différemment, des textes courts, des micro-essais, des feuillets, appelez-les comme vous voulez. Comme la pierre locale, ils se fragmentaient facilement. J'écrivais sur des incidents, des souvenirs, des moments qui avaient retenu mon attention. Je distillais mes impressions, mes observations. Mes expériences. Pendant des années elles se sont accumulées,

et j'ai fini par les rassembler dans ce livre. Une sorte de cairn.

D'après un panneau explicatif de la municipalité près du rivage, les pierres environnantes, les pierres de ce véritable cairn, sont issues de dépôts sédimentaires vieux de 370 millions d'années. 370 millions d'années ! Imagine-toi ! Mais je ne peux pas. Je préfère regarder l'horizon, son liseré lumineux. Ce grain imminent. Ce phare victorien sur son promontoire, guide des navigateurs d'antan. Tu entends les vagues ? Regarde : un fou de Bassan qui plonge ! Et oui, voilà la pluie.

Je me relève péniblement.

Je laisse *Cairn* comme une balise de sentier, une note griffonnée, un instantané de l'étrange présent.

Il est temps de partir, vers ce qui doit advenir.

SOURCE À FLANC DE COLLINE

Un après-midi j'ai quitté la ville pour aller voir les sources à flanc de colline qui alimentent notre réservoir. Elles sont boueuses mais qu'advierait-il si même elles s'étaient tarries ?

Il faisait une chaleur étrange et pesante, les champs commençaient à se craqueler. Le paysage montagneux à l'ouest avait la fixité d'une tapisserie dans quelque *palazzo* abandonné.

De la colline j'ai regardé la ville massée le long de la rivière, mais cette dernière ne nous serait d'aucune utilité en cas de sécheresse, la proximité de la mer la rendant saumâtre.

Silence sous les sorbiers, sous les aubépines grignotées de lichen. Il semblait que les oiseaux se soient envolés, et les insectes aussi. Qui aurait cru que les insectes nous manqueraient ? Et que nous réclamerions leur retour ?

J'ai traversé des herbes brunies pour arriver à la source méconnue, une mouillure gardée par des orties que j'ai frôlées malencontreusement, et soudain un essaim de papillons blancs m'a entourée en voletant comme les lambeaux d'un contrat, si nombreux qu'un instant j'ai senti un tressaillement de joie, comme si j'étais redevenue un enfant de cinq ans, abordant avec bonheur aux frontières de l'inconnu, mais sans personne de vivant pour me dire de rentrer.

LIONDENTS

Tu vois ce semis de liondents jaunes, poussé sur un aulne tombé près d'un méandre de la rivière, comme la douzaine de fleurs s'incline avec abandon, se penche et paie de ses deniers jaunes l'espace qu'elle occupe au-dessus des flots de la rivière ? Elles ignorent tout de l'avenir, ne connaissent que l'été, si insoucieuses d'elles-mêmes que sans leurs tiges elles plongeraient tout à fait. Les tiges les amarrent au tronc de l'arbre, face aux eaux qui coulent vers l'ouest ; le vent ascendant fait chavirer les capitules. Elles sont à la fois accueil et don ; au-dessus des flots de la rivière elles ouvrent leur jauneur au moment présent — elles *sont* le moment présent —, nous rappelant que nous sommes « soustraits à la mort », comme disent les journaux, chaque bref instant de nos vies.

MÉTÉO MARINE

Quelque chose dans ce goéland argenté qui vire ce soir au-dessus des cheminées, ailes léchées en dessous par l'éclairage public, rappelle à ma mémoire une île aimée. Au large de l'Atlantique nord-ouest, c'est un endroit depuis longtemps inhabité, une idylle qui ne se laisse découvrir qu'en été. Même si ce goéland-là razzie sûrement les poubelles et les frites qui traînent, il évoque un parfum d'armeries et de guano. Au pays du soleil ! Tu baisses le store sur l'obscurité, puis allumes la radio. *Vent sud, sud-ouest, 7 à 9, plus tard. Mer forte à très forte.*

Et maintenant, île verte ? Un kilomètre et demi battu par les vents hurlants et les flots rugissants, rochers jetés à trente mètres du rivage, herbes déracinées. Pas un oiseau, à part un cadavre échoué ou deux. Mais le phare automatisé continuera à aviser de l'existence de l'île, bien que les bateaux utilisent tous la navigation par satellite de nos jours. Toutes les vingt secondes il balaye trois fois l'obscurité inutilement. Tu comptes mentalement en cherchant le sommeil, un trio de signaux lumineux, puis une longue pause, signature inscrite dans le vent.

CAIRN

Bien sûr,
nous vous accueillons
assemblages rudimentaires que nous sommes,
pierres entassées les unes sur les autres pendant des décennies !
Perchoir de faucon. Rendez-vous amoureux. Fleurs dans un pot de confiture.
Ajoutez-en une, ou éparpillez-nous. Nous sommes plus que la somme de nos parties.

7	PROLOGUE
14	TERRAIN VAGUE
15	LE VENT NOCTURNE
17	LE LIVRE
18	« JUNE »
20	PERSONNEL
21	SOURCE À FLANC DE COLLINE
22	LES NUAGES POUSSÉS PAR LE VENT
23	LA PORTE JAUNE
25	MARTINETS
26	LIONDENTS
27	MÉTÉO MARINE
28	LA TEMPÊTE
29	LES LIGNES TÉLÉPHONIQUES
30	CORVIDÉ
32	GLEN ESK
33	LAISSER DU TEMPS AU TEMPS
34	LANDE
35	LE CRÂNE DE COURLIS
38	GALET DE QUARTZ
40	LES BALEINES DU FORTH
44	ÉTÉ
45	MÉCANIQUE, PRÉVISIBLE
47	UNE BALEINE EN HIVER
49	PLASTHVALEN
52	VALLON
55	OCULUS
56	OIES ERRANTES
57	JORDAN STREET
59	TRANSMETTRE
68	LE SOMMET

70	FAUCONS PÈLERINS
71	PANAGIA PORPHYRA
73	MÉMORIAL
74	IL Y AVAIT SUR UNE COLLINE
76	L'ÎLE DE BASS
79	ROGNON DE SILEX
80	UN BARRAGE SOUS LE SOLEIL
81	ERRATIQUE
83	LE MIROIR
85	ARBRE SOLITAIRE
86	TOILES D'ARAIGNÉES
87	CAIRN
88	ÉPILOGUE
91	REMERCIEMENTS

Kathleen Jamie à La Baconnière

Tour d'horizon 2019

Strates 2020

La révision, poèmes 2024

Éditions La Baconnière